

Chapitre 1

Il est 17^h. Dans l'ordinateur Isabelle achève de mettre à jour la liste des livres du lycée. Ce matin une quinzaine d'ouvrages, qu'elle a commandés, sont arrivés à la loge du concierge. Elle tape les références du dernier livre, se lève et va classer, dans les rayonnages, les dernières acquisitions. Quelques élèves sont encore assis au milieu de la salle de documentation. Isabelle leur indique calmement que c'est l'heure de la fermeture. Sans protester, ils rangent leurs affaires et se dirigent vers la sortie. La documentaliste s'assoit à son bureau, range ses crayons dans un tiroir et embrasse la salle du regard. Cela fait deux années qu'elle est en poste au lycée Raspail dans le 14^e arrondissement et elle ne se lasse pas de regarder sa salle. Elle n'est pas la seule, les élèves aussi aiment venir y travailler. C'est le seul endroit du lycée où ils peuvent trouver un peu de calme. Quand on entre dans le centre, on a l'impression de pénétrer dans une bulle de silence. Même les élèves les plus turbulents se mettent à chuchoter, comme s'ils étaient dans une église. Depuis qu'elle est en poste, Isabelle Marcilly a instauré pour chacune des classes, des plages horaires, ce qui évite d'avoir trop d'élèves en même temps. Il faut avouer aussi que l'intérêt des élèves garçons pour le centre de documentation n'est pas uniquement la recherche d'un lieu de travail et de tranquillité. Avec ses vingt-cinq ans, sa chevelure rousse, ses taches de rousseur, ses un

mètre soixante et ses formes très féminines, Isabelle a de quoi attirer l'attention des adolescents. Elle sait user, sans abuser de cet avantage. Le proviseur, monsieur Mirepoix, lui-même, n'est pas insensible au charme d'Isabelle ! Quand il la rencontre dans les couloirs, il ne manque pas de la saluer. Curieusement, on le voit bien plus souvent qu'autrefois au centre de documentation. La sympathie que lui manifeste le chef d'établissement est contrebalancée par l'hostilité de madame le proviseur adjoint, une femme maigre d'une cinquantaine d'années, au corps sans formes, au visage austère. Isabelle Marcilly a fait des études littéraires et après une maîtrise de lettres modernes elle a essayé, vainement, de passer les concours de l'agrégation et du CAPES dans cette spécialité. Bien qu'elle soit satisfaite de sa fonction, elle n'a pas renoncé à poursuivre des études. Après un DEA, elle prépare, actuellement, une thèse de doctorat à l'université. Encore célibataire, elle mène une vie bien remplie, entre sa préparation du doctorat et la pratique assidue du tennis et de la natation.

17^h15.

Elle ferme les lumières du centre, range quelques affaires dans son cartable en toile et ferme la porte. Avec la fin de la journée, le lycée a retrouvé un certain calme. La plupart des élèves sont rentrés chez eux. Seules quelques salles restent encore allumées, pour les classes ayant la malchance d'avoir cours jusqu'à 18^h. Isabelle descend les escaliers, saluant plusieurs collègues. Elle arrive dans le hall d'entrée où sont déjà rassemblés les adultes qui suivent les cours de promotion sociale. Après avoir salué de la main monsieur Dialo, le concierge assis derrière sa vitre, elle se retrouve dans la rue. Elle n'est pas mécontente de retrouver l'atmosphère de la ville. Le silence de la salle de documentation

est agréable, mais un peu lassant, une journée entière. La station de métro qu'elle emprunte est à une centaine de mètres du lycée. À cette heure de la journée, le boulevard est animé, les gens quittent leur travail et rejoignent leur domicile. À force de faire le trajet deux fois par jour, Isabelle connaît tous les détails de la rue. C'est devenu un jeu pour elle de noter les changements journaliers. Aujourd'hui, le libraire a changé son enseigne et il y a une nouvelle vendeuse dans la boulangerie. Passant à côté du bar-tabac elle lit les résultats du dernier tirage du Loto. Elle répète machinalement les nombres, en essayant de s'en souvenir le plus longtemps possible (petit test d'Alzheimer). Rentrée chez elle, elle les récite à nouveau et vérifie sur Internet. Ce genre d'exercice est bon pour sa mémoire immédiate. D'ailleurs quand elle lit un livre, de temps en temps, après avoir tourné une page elle essaie de s'en remémorer le contenu. Isabelle est à cinquante mètres de la station, marchant le long du trottoir, oubliant les résultats du Loto, elle pense à sa thèse. Brusquement, elle ressent un choc violent et sent son sac tiré en avant. Machinalement, elle l'agrippe et entraînée, elle se met à courir. Elle a juste le temps de voir deux hommes casqués sur une moto. Le passager, d'une main, tire son sac. Refusant de le lâcher, elle ne peut éviter un poteau. La douleur est intense. Elle sombre dans le néant...

Chapitre 2

C'était un rêve merveilleux. Elle n'avait plus de corps. Elle se promenait dans les nuages. Ils étaient extraordinaires, il y en avait des blancs, des roses, des bleus. Elle s'enfonçait mollement dans une sorte de crème légère et tiède. Elle se sentait bien. Au-dessus, le ciel était violet et le soleil rouge comme s'il allait se coucher. Brusquement, le soleil s'éloigna et avec lui, les nuages. Elle se sentit tourbillonner, comme aspirée par un entonnoir. C'était une chute sans fin que rien ne semblait arrêter. Un choc violent. La béatitude se transforma en douleur. Elle retrouva son corps et eut l'impression d'avoir été rouée de coups. Elle ouvrit les yeux. Elle aperçut, dans le flou, un visage penché vers elle.

- Isabelle, ma petite fille, ma chérie!

Les choses devinrent plus nettes. Elle reconnut sa mère. Elle essaya d'articuler un mot, mais il resta bloqué. Elle ne réussit qu'à émettre un son, à peine perceptible.

- Ne parle pas chérie, tout va bien!

Sa mère lui saisit la main.

- Ça va aller tu es bien soignée et tu vas vite te rétablir. Papa est à l'étranger pour son travail, je l'ai prévenu il va vite rentrer!

Le visage d'Isabelle Marcilly exprima l'étonnement. Elle essaya à nouveau de parler, mais ne put encore une fois s'exprimer.

Un nouveau visage apparut.

- Ne vous inquiétez pas, mademoiselle. Je suis le docteur Moreno, vous avez eu un accident. Cela aurait pu être plus grave. Une fracture de l'humérus, deux côtes cassées, des contusions aux visages et sur le corps. Aucun organe vital n'est touché. Vous avez perdu connaissance. La police vous a amenée ici, en urgence. Nous vous avons opérée, vous venez de vous réveiller, vous êtes encore sous l'effet de l'anesthésie. N'essayez pas de lutter contre la torpeur qui vous gagne, les choses vont s'arranger d'elles-mêmes!

Elle retomba dans le noir.

Quand elle se réveilla une nouvelle fois, elle était seule. Devant elle, était accroché un poste de télévision. Elle pensa : « mais je suis dans une chambre d'hôpital! ». Elle essaya de remuer les bras. Son bras droit était pesant, elle sentait une douleur à la cage thoracique. Tournant les yeux, elle vit que son bras était emprisonné dans un plâtre d'une blancheur immaculée. Mais que fais-je ici? Elle essaya de rassembler ses idées, tout était confus dans sa tête. Elle se souvint de sa mère penchée sur elle et du médecin lui disant qu'elle avait eu un accident. Quel accident? Peu à peu les choses revinrent plus nettes. Elle se vit sur le boulevard, elle marchait. Des numéros du Loto surgirent dans son esprit. Elle sourit : elle s'en souvenait!

- 10 14 11 33 22 44 (17) -

Puis autre chose se matérialisa. Son sourire disparut. Les deux hommes sur la moto et son sac tiré en avant, la course folle le long du trottoir et le choc...

Elle était encore sous l'émotion de ce souvenir quand le docteur Moreno entra dans la chambre, suivi d'une infirmière.

- Alors petite demoiselle cela va mieux? Vous avez l'air plus réveillée! Ne faites pas cette tête-là, un bras cassé ce n'est pas

la mer à boire, les côtes se remettront d'elles-mêmes et dans deux semaines les bleus et les contusions auront disparu, vous serez aussi belle qu'avant. D'ailleurs, vous êtes entre de bonnes mains ! Vous êtes tombée sur le docteur Moreno, une sommité médicale, dit-il en riant.

Isabelle esquissa un sourire.

- Suis-je là depuis longtemps ?

- Depuis hier miss, vous avez débarqué dans nos murs en fin d'après-midi. Vous étiez mal en point, heureusement que vous avez une robuste constitution !

- Que m'est-il arrivé ?

- D'après les témoins, vous avez été attaquée par deux voyous en moto qui vous ont arraché votre sac. Comme vous n'avez pas voulu le lâcher, vous avez été traînée et vous avez heurté un poteau...

Quelqu'un frappa à la porte. Elle s'entrouvrit doucement et une tête apparut dans l'entrebâillement. C'était monsieur Mirepoix le proviseur. Il avait l'air embarrassé d'un collégien venant faire une déclaration d'amour. Comme toujours il avait soigneusement collé une immense mèche qui tentait de cacher une calvitie bien avancée. Isabelle l'aimait bien, c'était un homme chaleureux. Elle regrettait, parfois, qu'il n'ait pas plus d'autorité. Mais ses regrets étaient tempérés par les commentaires que lui faisaient ses collègues d'autres établissements. Certains proviseurs étaient de véritables potentats ! L'atmosphère dans leurs lycées respectifs était détestable. Monsieur Mirepoix était apprécié des professeurs et des élèves. Heureusement qu'il était là pour contrebalancer la présence de mademoiselle Claudine Clovis, la proviseur adjoint perpétuellement de mauvaise humeur. Elle ne se souvenait pas d'avoir vu un sourire sur sa face jaunâtre.

Les élèves l'avaient surnommé « hépatoum » en raison de son teint bilieux.

Depuis qu'Isabelle était en poste au lycée Raspail, elle s'était liée d'amitié avec beaucoup de professeurs. Il y avait même un professeur de mathématiques qu'elle appréciait particulièrement ! Wiefried Liberman... Et leur relation s'était transformée en quelque chose de plus sérieux.

Monsieur Mirepoix se décida à entrer et à fermer la porte. Il bredouilla :

- Alors mademoiselle Marcilly ! Qu'est-ce que vous nous faites ? Tout le lycée s'inquiète ! De la part de tous vos collègues... et de moi-même, ajouta-t-il en tendant un bouquet de roses.

Chapitre 3

Rentré précipitamment de l'étranger le père d'Isabelle vint la voir ainsi que quelques-uns de ses collègues. Bien qu'elle fût encore traumatisée par l'agression, la jeune fille était heureuse de toutes ces marques d'affection et d'amitié.

Fatiguée par toutes ces visites elle s'était rendormie. Elle fut réveillée par plusieurs coups brefs sur la porte. Elle ouvrit les yeux. Une infirmière entra, suivie d'un homme en jean et un blouson marron.

- Mademoiselle Marcilly c'est la police, ce monsieur vient pour l'enquête. Je vous laisse!

L'officier de police, un grand brun dégingandé, la trentaine, le menton et les joues noircis par une barbe naissante, toussa.

- Je me présente, lieutenant Grominet du commissariat du 14^{ème}. Eh oui! Grominet cela fait toujours rire! Je n'y peux rien c'est bien mon nom. Si vous voulez bien je vais prendre votre déposition.

L'officier de police empoigna une des chaises alignées contre le mur et s'assit. Il ouvrit une sacoche en toile et en sortit un dossier.

- Bon! J'ai recueilli les déclarations des témoins présents lors de votre agression. Ils parlent de deux hommes montés sur une moto. Ils sont arrivés par derrière vous et vous ont arraché votre sacoche. Comme vous avez résisté, vous avez été

entraînée et vous avez heurté un poteau. C'est bien cela ?

- Oui !

- Je pense que vous portez plainte ?

- Oui...

- Les témoins ont vu la moto s'éloigner. Ils n'ont pu rien faire et se sont précipités pour vous porter secours. Le SAMU vous a transportée aux urgences. C'est banal !

- Banal ?

- Mais oui ma petite demoiselle ça fait deux ans que je suis au commissariat du 14^{ème} et je passe mon temps à m'occuper de toutes les misères du quartier.

- Quel rapport avec mon agression ?

- Ne le prenez pas mal, votre agression est malheureusement courante. C'est ce que nous appelons dans notre jargon du vol à l'arraché. Il ne se passe pas une journée sans que des petits voyous s'attaquent à des femmes seules pour leur arracher leur sac. Les plus courageux procèdent en courant, mais la technique qu'ils préfèrent c'est la moto. Le conducteur fonce et le passager saisit au passage le sac de la victime.

- Vous les arrêtez ?

- Ce n'est pas fréquent, comme ils sont casqués, ils sont difficiles à identifier. Parfois, on arrête les receleurs. Car ces jeunes gens vident les sacs de leur contenu, gardent l'argent liquide et fourguent les pièces d'identité, les chéquiers, les cartes de crédit, les bijoux à d'autres malfrats. Il existe un trafic très lucratif de tous ces objets ! Mais ce n'est pas tout cela, je cause, je cause, je suis venu prendre votre déposition ! Avez-vous vu vos agresseurs ?

- Bien sûr que non, vous l'avez dit vous-même, j'ai été entraînée et j'ai perdu connaissance en heurtant le poteau !

- Je vous demande cela pour la forme, c'est la règle admi-

nistrative. Pouvez-vous me décrire votre sac et préciser son contenu ?

- C'est une serviette de toile bleue que j'utilise quand je vais au lycée. J'y mets les clés de la maison et de la salle de documentation, mes titres de transport, mon carnet de chèques, ma carte bancaire. Il contenait également ma carte d'identité, mon permis de conduire et un carnet d'adresses. Et puis je devais avoir environ quarante euros. D'habitude, j'y place également mon téléphone portable, mais hier il était dans ma poche.

- C'est toujours cela qu'ils ne pourront pas fourguer ! J'ai noté tout cela, je rentre au commissariat. Quand vous serez rétablie, je vous demanderai de venir signer votre déposition. En attendant : un conseil, demandez à quelqu'un de votre famille ou un ami d'aller chez vous, d'appeler un serrurier et de faire changer le plus tôt possible vos serrures. Ils ont votre adresse et vos clés.

Chapitre 4

Stabiella di Mare juin 1895

Le jour se levait et un peu de lumière commençait à filtrer à travers les volets de la chambre. Federico sortit doucement du lit. Il ne fallait surtout pas réveiller Angelina qui dormait recroquevillée le long du mur. La pauvre s'était couchée fort tard dans la nuit, voulant terminer une commande pour la femme du médecin. Quelle heure était-il? Federico ne saurait le dire, il dormait depuis longtemps quand sa femme s'était allongée à côté de lui. Elle avait fait bien attention de ne pas faire de bruit. Comme il l'aimait son Angelina. C'était vraiment la femme qu'il lui fallait. Ils se connaissaient depuis leur enfance.

Stabiella di Mar est un petit village au sud de Naples.

Les habitants y sont soit pêcheurs soit paysans. Elle était la fille d'un paysan de Stabiella, lui son père était pêcheur. Avec d'autres enfants du village, ils jouaient dans la garrigue environnante ou bien allaient fouiller les rochers du bord de mer. La vie est dure à Stabiella. Bien que d'origine volcanique la terre ne fournit qu'une maigre récolte, au prix de beaucoup de labeurs. Les pêcheurs ne sont pas mieux lotis. Il faut passer de longues heures en mer pour rapporter des poissons. Les plus beaux sont achetés à un prix dérisoire par des négociants de Naples, les autres assurent la substance de la famille ou

sont troqués contre de la polenta ou des légumes.

Angelina, âgée de trois ans de moins que lui, avait été longtemps, pour Frederico, une copine parmi d'autres. Il préférait jouer, avec les copains, à des jeux plus virils. Avec les années les choses évoluèrent. Angelina ne sortit plus pour jouer avec les enfants du pays. Elle aidait sa mère aux tâches ménagères. De son côté, Frederico partit avec son père s'initier à la pêche. Il rencontrait, parfois, Angelina sur le port où elle venait acheter du poisson, avec sa mère. Elle avait changé et les formes naissantes de sa féminité attiraient le regard de tous les garçons. Frederico, de son côté, avait mûri. Très brun comme tous les Napolitains, dès seize ans sa barbe avait commencé à pousser et ses bras à se garnir de poils foncés. À vingt deux ans il savait tout sur la pêche et son avenir était tracé: aider son père. Il avait quatre frères et deux sœurs et le père de Frederico peinait à assurer la subsistance de la famille. Ils avaient bien un peu de terre sur laquelle la mère faisait pousser quelques légumes, trois chèvres fournissaient un peu de lait, mais c'était loin d'être l'abondance.

Un oncle de Frederico, sans enfants, était barbier à Stabiella. Une crise cardiaque l'ayant diminué pour tenir son officine, il demanda alors à son frère, le père de Frederico, si un de ses garçons ne pourrait pas l'aider. C'est ainsi que Frederico passa du métier de pêcheur à celui de barbier. Quand son oncle mourut, il reprit la boutique. Dans le fond, Frederico Brancoli n'était pas vraiment triste de quitter le métier de pêcheur. Être barbier était moins contraignant et en plus, il aimait le contact des clients.

Donc ce matin-là, Frederico s'était levé, comme toujours très

tôt, pour aller à sa boutique. Tout le village vivait avec le soleil : les paysans partaient dans les champs dès les premières lueurs du jour, évitant ainsi les fortes chaleurs de l'après-midi. Les pêcheurs également appareillaient tôt, le poisson mordant mieux quand la chaleur est moins forte. Le barbier devait donc s'adapter aux horaires de la clientèle soit tôt le matin avant le départ aux champs ou en mer soit plus tard dans l'après-midi. La boutique de Frederico située dans le sous-sol d'une maison accolée à l'église était un havre de fraîcheur, apprécié les chaudes après-midi napolitaines. Se faire raser, laver la tête et couper les cheveux étaient des plaisirs prisés par les hommes de Stabiella. En plus, pouvoir tailler une bavette, apprendre les derniers potins du village, parler des uns et des autres, critiquer les voisins et les hommes politiques, quoi de plus agréable ? Dès sept heures Frederico ouvrit sa boutique, le premier client arriva à 7^h15. C'était le signor Matéoti, le médecin du village. C'était un bon client et en plus sa femme employait Angelina comme couturière.

- Bonjour signor Matéoti comment allez-vous ?

- Bien, bien Frederico, je vais toujours bien quand je viens chez toi ! Comment va ta femme ?

- Elle va bien signor Matéoti, je vous remercie. C'est la barbe ce matin ?

- La barbe et les cheveux !

Le médecin s'enfonça confortablement dans le fauteuil. Frederico fit couler dans une cuvette un peu d'eau chaude qui chauffait dans une marmite posée sur le feu d'une cheminée. Dans un plat à barbe, il versa quelques copeaux de savon et avec un blaireau fit mousser l'ensemble. Après avoir enveloppé son client dans un drap, il trempa une serviette dans la marmite et l'appliqua quelques instants sur le visage du médecin. D'un

geste ample il barbouilla les joues et le menton avec de la mousse. Après avoir aiguisé son rasoir, sur un ruban de cuir noir, d'une main experte, avec des gestes vifs et par petites touches il se mit en devoir d'enlever des paquets de mousse. Il commençait la deuxième joue quand un homme surgit dans la boutique.

- Signor docteur, signor docteur venez vite !
- Mais qu'y a-t-il de si urgent Giuseppe ?
- Le vieil Antonio est malade !
- Et alors, cela ne peut attendre que Frederico ait fini de me raser ?
- Il a de la fièvre et n'arrête pas de vomir !

Chapitre 5

Le président Chirac avait promis d'aller, un jour, se baigner dans la Seine. Ce n'est pas encore le moment. On ne peut nier les importants efforts déployés pour traiter les eaux des égouts qui se déversent dans le fleuve. Néanmoins, l'eau reste encore bien sale. En flânant sur les quais, les promeneurs peuvent apercevoir des déchets flottants, accumulés le long des péniches amarrées. Ces objets divers, bouteilles en plastique, cartons, papiers, canettes, etc. ne sont que la partie visible de la pollution solide déversée dans la Seine.

Malgré tout cela, on peut encore remarquer quelques pêcheurs, leurs lignes posées le long des berges. Il y a, paraît-il, des poissons arrivant à vivre dans les eaux troubles du fleuve. Eugène est un de ces fanatiques. Retraité des chemins de fer il aime pêcher. Selon son humeur il se rend soit au lac du Bois de Boulogne, soit au bord de la Seine. Ce n'est pas pour le poisson qu'il trempe sa ligne: il en a horreur! D'ailleurs, qui serait assez fou pour consommer une friture sortie de ces eaux troubles? Non, ce qu'Eugène apprécie dans la pêche c'est la tranquillité. Habitant un deux-pièces avec sa femme, elle aussi à la retraite, il a trouvé ce prétexte pour fuir une promiscuité parfois difficile.

Ce jour-là, Eugène est en place, à côté du pont de Bir Hakeim. Cela fait plus d'une heure qu'il observe son bouchon

Régulièrement, il le sort de l'eau et le relance en amont. La chance n'est pas avec lui aujourd'hui : pas la moindre touche ! Mais qu'importe, Eugène profite de sa tranquillité, nullement dérangée par le bruit des voitures, en surplomb. Il ne manque pas de distractions : les péniches circulant sur le fleuve, le métro traversant le pont, les promeneurs ou les joggeurs passant derrière lui.

À un certain moment, son regard est attiré par une masse noirâtre se déplaçant au fil de l'eau. Les objets flottants sur la Seine ne sont pas rares : morceaux de bois, bidons, cageots, mais cette fois-ci l'aspect est inhabituel. Intrigué, il le suit du coin de l'œil, tout en surveillant les mouvements de son bouchon. La chose paraît gonflée, comme un sac en jute. Le cadavre d'un chien crevé ? Ce n'est pas rare, certains propriétaires usent de cette méthode radicale pour se débarrasser d'un compagnon devenu encombrant. Pourtant, le volume semble plus important. Un gros chien ? Un mouton ? Il y a peu de chance d'en rencontrer à Paris. Une péniche vient à passer, soulevant des vagues de chaque côté. La masse noirâtre est déplacée lentement vers la berge. Eugène peut maintenant la voir plus distinctement. Elle a l'aspect d'une outre gonflée. Elle est bientôt à quelques mètres. Le pêcheur sent son sang se glacer : il n'y a pas de doute c'est un cadavre flottant le ventre en l'air...

Chapitre 6

Le wagon était bondé. Il est vrai qu'à cette heure de la journée emprunter la ligne Porte de Clignancourt - Porte d'Orléans relève d'un exploit. Exploit que malheureusement de nombreux Parisiens doivent tenter tous les jours pour se rendre à leur travail. À cet égard, la ligne 4 ne se distingue pas des autres. La rame arrivait à la station et le quai était noir de monde. Quand elle s'immobilisa, les voyageurs s'agglutinèrent devant les portes. Ceux qui voulaient descendre avaient toutes les peines du monde à se frayer un passage. François Le Pennec assistait imperturbable à ce psychodrame dont il avait l'habitude. Du haut de ses un mètre quatre vingt quinze, il dominait cet affligeant spectacle. Les voyageurs purent enfin monter François embarqua en dernier. S'étant retourné, d'un violent coup de reins poussa les personnes derrière lui afin de permettre aux portes de se renfermer. On ne dira jamais assez comme la matière humaine est infiniment compressible!

Le Pennec était le chef de la brigade criminelle de la Préfecture de Paris et se rendait à son bureau. Il aurait pu emprunter la voiture de service qui lui était attribuée, mais il préférait les transports en commun. Il aimait se mêler à la foule des Parisiens et citait souvent comme une boutade une citation de Mao Tsé Toung, un peu modifiée « Le policier doit être dans la foule comme un poisson dans l'eau ». Sa grande taille l'avantageait

dans le wagon bondé. Il dominait largement les voyageurs. Il était assez impressionnant avec son crâne complètement rasé, sa paire de lunettes et sa grosse moustache noire qui pendait de chaque côté de la bouche le faisant ressembler à un Mongol.

La rame arriva à la station Cité déversant un flot de voyageurs travaillant à l'hôpital de la Pitié, au Palais de Justice, à la Chambre de Commerce et dans divers magasins du quartier. François Le Pennec prit l'ascenseur avec une vingtaine de voyageurs. Une sonnerie retentit, les portes se renfermèrent puis ce fut l'ascension. La station Cité, construite tout en hauteur est vraiment impressionnante. Le commissaire ne se lassait pas de parcourir l'île de la Cité dominée par Notre Dame. Il jeta un coup d'œil sur le pont Saint-Michel et prit le quai des Orfèvres qui longe la Seine et arriva au 36. Le planton le salua immédiatement. Il n'avait pas besoin de présenter une pièce d'identité. Tout le monde connaissait dans la maison le commissaire divisionnaire François Le Pennec, chef de la Brigade criminelle depuis 1996. Il était d'ailleurs impossible de ne pas le reconnaître avec son crâne luisant, ses lunettes, ses moustaches et sa taille imposante. Il arriva dans son bureau.

Depuis 1996 il avait eu le temps de l'aménager à son goût. Un immense bureau demi-cylindre en acajou foncé, le dos tourné aux fenêtres dominant la Seine. Plusieurs armoires de style Regency remplies d'ouvrages de droit et de publications officielles. Dans un coin de la pièce, une table entourée de chaises où il pouvait réunir son équipe. Dans un autre coin, un fauteuil empire décoré d'abeilles. Sur un panneau quelques photos résumant sa brillante carrière: une licence de droit, l'Institut de Criminologie, l'École des Commissaires de Saint

Cyr dont il était sorti major de sa promotion, un premier poste dans un commissariat parisien, la brigade des stupéfiants et la responsabilité de la brigade de répression du banditisme. Enfin depuis 1996 il dirige la Brigade criminelle. Sur son bureau la photo d'une femme brune et deux adolescents, une fille et un garçon.

Le Pennec s'assit derrière son bureau et commença à lire le courrier arrivé le matin. Après avoir frappé rapidement à la porte son adjoint, le commissaire Hervé Dubillard pénétra dans le bureau. Si Dubillard était de grande taille comme Le Pennec on ne pouvait les confondre : maigre, frisé, roux, un costume anglais avec un nœud papillon. Il soignait son style « british » bien qu'il soit né à Belleville. À la brigade, on l'avait surnommé le major Thomson.

- Alors Hervé quelles nouvelles ce matin ?

- La brigade fluviale a repêché un corps coincé contre une péniche au niveau du pont Bir Hakeim. Vraisemblablement, il y a un certain temps que le corps séjournait dans l'eau. Il était entièrement nu, la tête et les bras ont été sectionnés. Il a été transporté à l'Institut médico-légal.

- Bien ! Affaire à suivre ! C'est tout ?

- Une femme âgée de quatre vingt six ans a été retrouvée morte assassinée à son domicile.

- Où cela ?

- Dans le 15^{ème} arrondissement.

- C'est sa femme de ménage qui a découvert le crime en venant ce matin. Elle a sonné comme d'habitude et comme personne ne répondait elle a ouvert avec ses clés. La vieille femme était attachée sur une chaise. D'après les premières constatations, elle a été torturée. On lui a brûlé les plantes des pieds.

- Sans doute pour lui faire avouer où elle cache son argent et ses bijoux!

- C'est effectivement ce que pensent nos collègues du 15^{ème}. Ses agresseurs l'ont ensuite étranglée avec une corde.

- L'appartement a été fouillé?

- Oui, mais très peu... la femme a dû parler, les agresseurs savaient ce qu'ils cherchaient et où chercher!

- Cela ne va pas être facile de les retrouver. La police scientifique est sur place?

- Nos collègues du 15^{ème} ont fait le nécessaire, deux de nos hommes sont sur place.

- Bon, attendons leur rapport! Autre chose?

- Non!

- Enfin une journée un peu calme...

- Merci Hervé. Réunion à dix heures pour faire le point sur ces nouvelles affaires et celles en cours.

Resté seul, le commissaire François Le Pennec continua, à dépouiller son courrier. La routine quotidienne. Beaucoup de lettres et de notes administratives, des informations sur de nouvelles lois ou directives. Des enquêtes à remplir le plus rapidement possible. Une lettre élogieuse, d'un collègue australien venu le mois dernier en voyage d'études à Paris. Plusieurs lettres de citoyens commentant en bien et en mal les différentes affaires qu'il avait réglées ces derniers mois. Comme les journaux parlaient souvent de lui, il commençait à être connu.

Et bien sûr, quelques lettres anonymes dénonçant des choses louches dans l'immeuble d'en face ou dans le pavillon d'à côté. Autant d'émules de « Fenêtre sur cour »! Au fur et à mesure, Le Pennec faisait plusieurs tas afin de les ranger ensuite dans le classeur approprié et l'armoire adéquate.

Tout en faisant son tri, Le Pennec pensait aux nouvelles affaires arrivées aujourd'hui. Bien qu'il se soit endurci au fil des années, l'assassinat crapuleux de cette vieille dame le mettait mal à l'aise. Il était toujours révolté par ces agresseurs, profitant de la faiblesse des personnes âgées pour leur extorquer leur économie. Cette agression n'était pas la première et malheureusement pas la dernière!

Quant à ce tronc repêché dans la Seine, cela sentait le règlement de compte. Ce crime ne pouvait être que l'oeuvre de professionnels voulant faire disparaître le maximum d'indices permettant d'identifier la victime. Encore du boulot en perspective! Il fallait attendre le rapport du médecin légiste.

Chapitre 7

Le médecin prit une partie du drap et essuya le restant de mousse sur son visage.

- À tout à l'heure Frederico le devoir m'appelle!

Tout en enfilant sa veste, il suivit Giuseppe et ils arrivèrent à la maison du vieil Antonio. Il fallut un certain temps à Matéoti pour s'accoutumer à l'obscurité de la pièce. Antonio était allongé sur son lit. Il ne cessait de gémir, sa femme lui tenait la main, en pleurant. Le médecin s'approcha et l'écarta. Il se pencha sur le vieil homme, déboutonna sa chemise. Il palpa longuement le cou, la poitrine et le ventre du malade. Puis il demanda à se laver les mains. Le doute n'était pas permis: Antonio avait la peste!

Le vieil Antonio très âgé ne résista pas longtemps à la maladie. Le docteur Matéoti en fit l'autopsie ce qui confirma son diagnostic de départ...

Il alla prévenir le maire du village, Romano Verdini qui convoqua le chef des carabinieri de secteur. La situation était extrêmement grave. Ce n'était pas la première fois que cette maladie frappait la région. Quinze ans auparavant, elle avait fait plus de deux mille morts. À cette époque les hommes étaient bien démunis contre la peste. Ils pensaient que c'était une punition envoyée par le ciel pour les punir de leurs pêchés. On se demande

d'ailleurs de quels péchés? Ces pauvres paysans et pêcheurs n'avaient pas besoin de punitions supplémentaires, l'hostilité de la nature, la dureté de la vie et la pauvreté qui en découlait étaient déjà une punition en soi. Mais les croyances étaient les plus fortes, l'Église catholique profitait de cette calamité pour asseoir un peu plus son autorité sur ces esprits affaiblis par les épreuves. Les messes et les processions se succédaient pour exorciser les démons responsables de l'épidémie. Évidemment, rien n'y faisait et les morts se succédaient sans que les prières, les bénédictions n'agissent d'aucune façon. Le curé expliquait alors à ses paroissiens que ces morts étaient victimes du juste courroux de Dieu et que de toute façon les voies du seigneur étaient impénétrables. Après avoir décimé les trois quarts de la population, la peste disparaissait sans raison apparente. L'Église y voyait là le résultat des messes et des prières.

Mais depuis quinze ans, la science avait fait des progrès. On savait maintenant que la peste résultait d'un germe se propageant par l'eau, la nourriture et par contact. Aussi les autorités prirent des mesures pour enrayer la propagation de la maladie. On expliqua aux habitants de Stabiella qu'ils devaient faire bouillir l'eau avant de la boire et d'éviter de manger les aliments crus. La maison du vieil Antonio fut désinfectée, en faisant brûler du soufre. Malgré tout, la maladie continua de se propager. Le fossoyeur et le curé du village étaient débordés. Le charpentier qui fabriquait les cercueils manqua de bois et il fallut se résigner à enterrer les morts entourés d'un drap.

Les autorités de la région de Naples avaient pris leurs dispositions pour isoler Stabiella. Les carabinieri empêchaient quiconque de rentrer ou de sortir du village. La misère fut

terrible, outre le chagrin résultant de la mort de leurs proches les familles n'eurent bientôt plus rien pour subsister. Les hommes valides pour la pêche et l'agriculture se faisaient rares. De plus, une véritable psychose s'était emparée du village. Les gens se terraient chez eux pour éviter la contamination.

La boutique de Frederico Brancoli était maintenant vide. Depuis que l'épidémie sévissait, les hommes n'avaient plus le cœur à se faire raser ou couper les cheveux. Frederico se rendait compte qu'il n'y avait plus d'espoir, de gagner sa vie, à Stabiella di Mare. Mais il ne se résignait pas à attendre la maladie. Il tremblait pour Angelina. Le maire et le docteur avaient succombé à leur tour. Les autorités locales se contentaient d'isoler le village. Aucune mesure n'avait été prise pour soigner les habitants. D'ailleurs à quoi bon, il n'existait aucun remède contre la peste! Le gouverneur avait d'autres soucis que la vie ou la mort de quelques malheureux pêcheurs ou paysans. Cela n'était pas dit ouvertement, mais les autorités pensaient que pour éradiquer la maladie, le meilleur moyen, c'était de les laisser tous mourir.

Chapitre 8

Paris Institut médico-légal.

Le médecin légiste enfila son tablier, ses gants et ses lunettes et entra dans la salle d'autopsie.

Albert le garçon de salle était dans la salle d'examen.

- Bonjour, Albert. Tu vas bien ? En forme ce matin ?

- Oui docteur ça peut aller.

- Qu'avons-nous au menu ce matin ?

- Trois autopsies, un homme repêché à côté du pont de Bir Hakeim. Une femme retrouvée morte étranglée et torturée dans son appartement dans le 15^{ème} arrondissement. Un enfant : les parents affirment qu'il est tombé dans l'escalier, mais le médecin qui l'a examiné à l'hôpital a refusé le permis d'inhumer. Sur le corps du jeune garçon, on peut voir de multiples contusions dont certaines semblent anciennes.

- Ah ! Je vois. Bon ! On y va ! Amène le premier patient !

Le garçon de salle ouvrit une des portes du bloc réfrigéré et fit glisser le corps sur le chariot. Il y transféra le cadavre sur la table d'autopsie.

- Oh la la ! Cela ne va pas être du gâteau ! Il n'en reste pas grand-chose !

- Et puis, il a dû séjourner dans l'eau un certain temps !

- Il n'avait pas de vêtements ?

- Non, il était entièrement nu, enroulé de fil de fer incrusté

dans les chairs. La tête et les quatre membres ont été sectionnés

- Ouais! Du travail de professionnels. Bon, allons-y!

Le médecin appuya sur la touche de son magnétophone et commença l'autopsie.

Nous soussignés:

Dumontel Claude né le 22 avril 1954 à Lille (Nord) habitant à Paris, 15 Avenue de Suffren (Paris 16), docteur en médecine, assistant attaché à l'Institut médico-légal de Paris commis par une ordonnance du substitut du procureur de la République aux fins d'autopsier un corps d'un homme d'identité inconnue avec mission de:

1. procéder à la description détaillée du cadavre déposé à la morgue

2. procéder à son autopsie en vue de l'établissement des circonstances et des causes de la mort et rechercher tous indices du crime ou de délit

3. procéder à un examen radiologique qui apparaîtrait utile à la manifestation de la vérité et aux prises de clichés radiographiques et photographiques

4. procéder à tout prélèvement en vue d'expertise ultérieure

5. faire saisir et placer sous scellés par officier de police judiciaire tout objet qui serait découvert sur le corps.

Avons procédé ce jour à notre mission dans les délais impartis, serment ayant été parallèlement prêté.

Commémoratifs

Le corps était entièrement dévêtu. Il a été photographié sous les différents angles habituels.

Ils'agit d'un homme d'identité indéterminée, poids approximatif:

75 kilos, taille approximative: 1,72 mètre, d'un âge pouvant être situé entre de 20 à 30 ans, de race blanche, de type européen. Il a été repêché, dans la Seine, à côté du pont de Bir Hakeim.

- Le corps en état de décomposition avancée a séjourné dans l'eau assez longtemps. La tête et les quatre membres ont été sectionnés

- Il était enroulé de fil de fer qui sera envoyé au laboratoire, montrant sans doute que le cadavre a été attaché à une charge destinée à l'immerger.

Observations cliniques

La tête et les membres ont été découpés à l'aide d'une tronçonneuse. Je fais un prélèvement des chairs avoisinantes afin de procéder à une analyse spectro-photométrique pour la mise en évidence de la présence d'une huile de graissage.

Les poils encore implantés sur le tronc prouvent que la victime était brune. La musculature est celle d'un homme jeune en bonne condition physique. On relève la présence d'une cicatrice résultant d'une appendicectomie.

Examen clinique

L'état avancé de la décomposition du corps n'a pas permis de procéder à un examen précis.

Examen radiologique

L'examen ne révèle la présence d'aucun traumatisme ou la présence de projectiles.

Conclusions

L'ablation de la tête et des membres permet de supposer que le décès a eu lieu avant immersion. L'état du système digestif ne

permet pas de vérifier l'hypothèse de l'empoisonnement. Une prise d'échantillon des chairs restantes permettra de rechercher la présence éventuelle de produits toxiques dans les tissus, de déterminer le groupe sanguin et d'établir l'ADN.

Le compte rendu d'autopsie, en deux exemplaires a été adressé au greffe du tribunal de Paris pour être soumis, conformément à sa demande, au substitut du procureur de la République.

À Paris le

signé: Docteur Dumontel Claude.